

LES PILIERS JUMEAUX.

Par *Amable Audin*.

Les origines sumériennes.

Le dessein est d'étudier ici un ensemble architectural constitué par deux piliers jumeaux, associés ou non à une porte et à un siège rituel, et dont les plus anciennes figurations remontent à l'aurore des temps historiques, de telle sorte que, à l'époque où nous reportent ces figurations, les deux piliers apparaissent comme déjà privés d'une partie de leur signification, stéréotypés en une formule incompréhensive.

Les plus anciens documents sumériens témoignent de la connaissance des deux piliers dès l'époque prédynastique de Jemdet-Nasr, 3200 ans avant notre ère. L'aspect en est encore infiniment primitif. Une auge votive du British Museum montre de simples bottes de roseaux dont les têtes nouées laissent flotter comme un panache l'extrémité de leurs tiges. Les archéologues ont supposé que, dans les noeuds laissés lâches, était passé un bâton unissant les deux bottes, et sur lequel s'enroulait une natte de fermeture. Nous aurions ainsi l'image d'une porte figurant l'édifice tout entier.¹⁾ Cette interprétation est affaiblie par l'examen de tel cylindre où le poteau bottelé est figuré en avant de la porte de l'édifice représenté.²⁾ En réalité, les deux piliers, unis ou non par un chambranle, paraissent avoir eu une existence indépendante de la construction devant laquelle ils s'érigeaient. Ils n'en représentaient pas la porte, mais constituaient un élément architectural autonome, placé en avant de l'édifice. Cela ne signifie pas que cet élément n'évoluera pas jusqu'à devenir un portique; même alors, il ne sera pas la porte d'un édifice réel, mais une porte mystique, sans signification architectonique.

A partir des bottes de roseaux, les deux piliers ne tardent pas à se styliser. Ils se transforment en de grandes hampes, ornées près du sommet, d'une boucle en forme d'anse qui évoque le noeud primitif.³⁾ Pas plus que les bottes de roseaux, les hampes à boucles ne sont des montants de porte. Certes, sur les cachets sumériens, elles sont souvent figurées en avant d'une porte,⁴⁾ mais il est quantité d'exemples où elles s'y montrent en

¹⁾ G. Contenau, *Manuel d'Archéologie orientale* II, p. 638—9, fig. 444.

²⁾ *Id.* II, p. 609, fig. 412.

³⁾ Contenau, II, p. 639, fig. 444.

⁴⁾ R. Demangel, *Autour d'un Hiéroglyphe hittite*, *Bull. Corr. Hell.* LXII, 1938, p. 187—8, fig. 10, 11, 12 et 13.



complète indépendance architecturale. Témoin le gobelet de libation de Goudéa, ensi da Lagash en 2500, qui représente avec précision les deux hampes à boucles jumelées, en relation avec des animaux attributs.¹⁾

Le hasard des fouilles a fait découvrir à Tello, sur un pavement de briques dépendant de l'édifice d'Our-Nina, un exemplaire intact d'un de ces poteaux. C'est une tige de cuivre battu enrobant une âme de bois, haute de 3 mètres 27 et d'un diamètre de 0,10. Elle était ornée à son sommet d'une pomme de bitume, et, au dessous, d'une boucle latérale en tube de cuivre.²⁾ Les dimensions de cet objet et sa fragilité s'opposent à l'interprétation reçue: ces poteaux, qui vont par deux, ne sont pas des montants de porte, du moins si l'on prend ce mot dans son sens fonctionnel. Aussi bien quelques-uns leur ont-ils attribué le titre d'étendards pour marquer leur autonomie architecturale.

La plus ancienne figuration de la hampe à boucle apparaît sur la frise du temple d'El-Obeid, à Our, et remonte à 3100 avant notre ère.³⁾ On citera encore telle représentation datant du début du III^e millénaire, où se voient les poteaux conjugués du temple de Nannar, à Our.⁴⁾

Plus tard la boucle disparaît et il ne demeure qu'un mât terminé par une boule. Sur une plaquette de Lagash, conservée au Louvre et antérieure à l'an 3000, on voit un personnage portant une coiffure à plumes et faisant le geste d'adoration devant deux hampes à boules.⁵⁾ Le cylindre cachet du médecin Our-lougal-édinnu (XXVI^e siècle) figure un personnage debout devant deux grands mâts à boules surmontés d'une sorte de cercle.⁶⁾ L. Heuzey voit dans ces hampes à boules des masses d'armes colossales, symboles du pouvoir royal et divin. Il les assimile à ces boules de pierre mises au jour à Tello, qui montrent un trou d'emmanchement et dont les dimensions excluent d'y voir autre chose qu'une arme symbolique. Ce même caractère emblématique convient à la masse d'arme de pierre de Goudéa, ornée de trois têtes de lions et vouée à Ig-alim, fils du dieu Nin-gir-sou, comme à celle qui provient d'Agadé et fut dédiée par Sargon l'ancien au dieu solaire Babbar.

A propos de ces masses emmanchées, Heuzey propose une ingénieuse hypothèse; les chapiteaux assyriens sphéroïdes de Khorsabad seraient précisément dérivés de la masse d'arme sumérienne. L'aboutissement de cette évolution morphologique serait le chapiteau de la colonne dorique grecque.⁷⁾

¹⁾ Contenau, I, p. 181, fig. 109.

²⁾ Contenau, II, p. 588—9, fig. 395.

³⁾ Contenau, I, p. 447, fig. 344. — Sir Léonard Woolley, *Ur en Chaldée*, p. 128, pl. V.

⁴⁾ Contenau, I, p. 481, fig. 356.

⁵⁾ Contenau, I, p. 423, fig. 321.

⁶⁾ L. Heuzey, *Les Origines orientales de l'Art*, p. 197—200.

⁷⁾ *Id.*

Cette évolution a débuté à Sumer même. Nombre d'exemples y révèlent les piliers jumeaux sous la forme de colonnes de pierre, de maçonnerie ou de bois. Telles les deux colonnes de briques découvertes par Péters à Nippour où elles encadraient l'entrée d'une grande cour;¹⁾ telles les deux énormes colonnes rondes signalées par de Sarzec à Tello; telles les deux colonnes de bois découvertes par sir Leonard Woolley en avant du temple de Nin-Hursag à El-Obeid, et en relation avec un autel sacrificiel; hautes de 2 mètres 30, d'un diamètre de 0,90, elles étaient enduites de bitume et incrustées de plaquettes géométriques.²⁾

La glyptique orientale éclaire la signification de l'ensemble des deux piliers. Plusieurs cachets du Louvre montrent deux hampes à boucles servant d'axes aux vantaux d'une porte; deux personnages ouvrent ces vantaux, et leur caractère divin s'exprime dans le bonnet à cornes qui les coiffe. Entre les deux hampes apparaît le soleil; pas d'ambiguïté sur la signification de sa divinité: long vêtu, les flammes sortant de ses épaules précisent sa nature solaire. La scène figure le soleil levant pénétrant dans le ciel par la porte du matin.³⁾ Ainsi atteignons-nous cette conclusion: les deux piliers jumeaux caractérisent, non la porte d'un édifice quelconque, mais la porte de l'orient que franchit quotidiennement le soleil.

Semblable scène est figurée explicitement sur une céramique suzienne du IV^e millénaire. Elle représente un personnage debout, les bras écartés en une attitude qui, plutôt que celle de l'adoration du personnage à plumes, semble celle de la bénédiction donnée par le soleil à son lever. Il se tient entre deux lances fichées sur des socles, exactement semblables au *marru* qui servira d'attribut au Mardouk babylonien. M. Dussaud ne met pas en doute qu'il s'agisse d'une divinité astrale.⁴⁾

* * *

Il serait étonnant qu'un élément rituel aussi essentiel que les deux piliers n'ait pas fait l'objet de quelque allusion dans l'énorme littérature religieuse mésopotamienne. Déjà l'attention est éveillée à la lecture d'une description du temple de la déesse infernale Ereš-ki-gal, dont le nom signifie « la dame du grand lieu ». Son temple est appelé « Ki-Babbar-è », c'est à dire « le lieu du soleil levant ».⁵⁾ On peut se demander s'il ne s'agit pas d'un édifice analogue à celui qui est étudié ici.

Les textes enseignent que Goudéa fonda le temple de Lagash nommé « é-ninnû », et ils le comparent à « la face du soleil ». Au surplus, nous

¹⁾ H. Jastrow, *The Religion of Babylonia and Assyria*, p. 624.

²⁾ Contenau, I, p. 434; p. 437, fig. 333; p. 438, fig. 334.

³⁾ L. Heuzey, *loc. cit.* p. 353—363. — Contenau, II, p. 618—9, fig. 423.

⁴⁾ R. Dussaud, « Motifs et symboles au IV^e millénaire dans la céramique orientale ». *Syria*, XVI, p. 385—6.

⁵⁾ Ch. Jean, *La Religion sumérienne*, p. 92.

apprenons que Goudéa édifia un portique de cèdre appelé « le lieu du conseil et du jugement », qu'il était orné de mâts et que ce sanctuaire comportait ce que l'on nommait l'emblème « sag-alim-ma », dont le nom signifie « face au soleil levant ». ¹⁾ Jean identifie le type de ce temple « é-ninnû » à l'édifice figuré sur la plaquette du personnage aux plumes, laquelle provient précisément de Lagash. Ainsi possédons-nous à la fois la représentation et le nom du portique solaire.

Les héros jumeaux.

De bonne heure, et vraisemblablement avant l'aube des temps historiques, la tradition s'institua d'associer à chacun des piliers un être vivant qui s'identifiait à lui pour le zoomorphiser ou l'anthropomorphiser.

Un passage du poème de Gilgamesh s'inspire de la tradition zoomorphe, sans doute la plus archaïque. Le légendaire roi d'Uruk va passer du monde des vivants dans celui des morts; il se présente dans ce but à la porte céleste:

« Lorsque Gilgamesh arriva au mont Mashu,
Il rencontra ceux qui gardent le soleil à son lever et à son coucher.
Ce sont les hommes-scorpions, gardiens de la porte du soleil;
Lorsque le soleil sort, lorsque le soleil rentre, ils veillent sur lui ». ²⁾

Ainsi, la porte que franchit l'astre chaque jour, et que Gilgamesh a été admis à passer pour quitter le monde des vivants, est gardée par des hommes-scorpions. Il n'est pas dit que ces gardiens aillent par deux, qu'ils soient en liaison avec les deux piliers de la porte. Mais comment ne pas évoquer, à ce propos, les orthostates d'ébrasement qui figurent en ronde bosse deux êtres hybrides en faction à l'entrée de l'enceinte de Tell-Halaf? Leurs têtes barbues sont humaines, leurs corps, leurs ailes et leurs pattes sont d'un oiseau, leur queue d'un scorpion. Von Oppenheim signale sur des sceaux cylindriques la représentation d'êtres semblables et affrontés. ³⁾

La valeur de ces gardiens, nommés lamassou, s'exprime dans l'inscription où Assarhadon déclare: « Je fis dresser à droite et à gauche de ces portes des shédi et des lamassi de pierre qui sont placés là pour repousser les méchants ». ⁴⁾ Les acolytes solaires méritaient bien cette réputation cathartique.

Quant au mont Mashu où Gilgamesh franchit la porte du ciel, mont mythique n'en doutons pas, ne serait-il pas à rapprocher d'un vestige qui s'élève à l'est de la porte de la citadelle de Tell-Halaf? C'est une large

¹⁾ *Id.* p. 74.

²⁾ G. Contenau, *L'Épopée de Gilgamesh*, p. 122; tablette IX, col. II.

³⁾ Oppenheim, *Tell-Halaf*, p. 131, p. 205-7, pl. XXV et XXXII.

⁴⁾ Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, I, p. 280.

masse de briques d'argile, haute de près de 5 mètres, et comportant deux degrés superposés qu'escalade une rampe. Sur le sommet plat se trouvent deux blocs de calcaire percés d'un trou et destinés, vraisemblablement, à tenir deux poteaux de bois. Oppenheim s'est posé la question: ne soutenaient-ils pas une image du disque solaire maintenue par deux assesseurs?¹⁾ On devine quelle réponse il convient de lui faire.

Déjà, dans le cas des hommes-scorpions, la représentation zoomorphe est en voie de se muer en une représentation anthropomorphe. Ailleurs on voit les piliers s'associer à des personnages héroïques ou divins dont on fait les compagnons du soleil, bientôt ses fils, en certain cas des jumeaux.

Les Dioscures sumériens furent d'abord les dieux Dumuzi et Gish-zida. Le poème d'Adapa a souligné leur caractère de gardiens de la porte du ciel d'Anu, et, comme on devait l'attendre, ils avaient pour symbole collectif les poteaux de roseaux bottelés.²⁾ C'est eux qui, sous la forme de deux serpents entrelacés et de deux dragons à têtes de serpent, sont associés aux deux hampes à boucles sur la coupe de libation de Goudéa.

Ebauché par Dumuzi et Gish-zida, le rôle d'assesseurs solaires trouva des interprètes définitifs en Gilgamesh et Enkidou. Les deux séries de personnages ne sont d'ailleurs pas sans liaison. Gilgamesh, roi d'Uruk, avait succédé directement à Dumuzi,³⁾ et son nom est parfois associé à celui de Gish-zida.⁴⁾ D'ailleurs, selon la version babylonienne de l'épopée de Gilgamesh, le nom de ce héros, abrégé en Gish, évoque celui du dieu Gish-zida.⁵⁾

Le type de chacun des deux héros est strictement défini. Gilgamesh est figuré le corps de profil et la tête de face; ses cheveux broussailleux retombent en trois boucles sur les épaules; la barbe est taillée en éventail sur la poitrine; il est nu, un bourrelet serre sa taille. Enkidou présente un aspect plus bestial; nu, le lien qui bride sa taille sépare une partie supérieure humaine d'une partie inférieure qui est d'un taureau; il a la tête de face, les cheveux recourbés en crochets, la barbe longue, les cornes et les oreilles tubulaires d'un taureau.⁶⁾

La précision de ces types dissimule une grande obscurité quant aux règles qui régissent leur association; leurs personnalités mêmes se diluent en remontant les siècles. On en arrive à se demander, d'une part si Gilgamesh n'était point initialement identique à Enkidou, d'autre part s'il n'exista pas deux Gilgamesh et deux Enkidou.

Les mêmes incertitudes se manifestent dans leurs légendes. Les in-

1) Oppenheim, *loc. cit.* p. 97.

2) Contenau, *Le Déluge babylonien*, pp. 149, 201.

3) Contenau, *L'Épopée de Gilgamesh*, p. 206.

4) *Id.* p. 211.

5) *Id.* p. 204.

6) Contenau, *Manuel*, II, p. 614—5.

nombrables figurations des deux héros s'ordonnent en deux cycles à l'intérieur desquels ils sont à peu près interchangeable. Le premier est le cycle bestiaire qui les figure en quelques attitudes semblables pour l'un et l'autre. Ils semblent les héritiers d'un personnage fort archaïque dont on trouve une figuration égyptienne sur le couteau de Gêbel-el-Arak. Ce héros, de type asiatique, torse nu, portant jupe, barbu, est figuré maîtrisant un lion; on fait remonter ce document à 3500 ans avant notre ère et on le met en étroite relation avec une figure contemporaine d'Uruk, où, vainqueur des lions, il paraît dans le même costume et la même attitude.¹⁾

Le second cycle est le cycle solaire; les héros y sont au service de la porte du ciel, associés aux poteaux jumelés. L'autel d'Assour du Musée de Stamboul montre deux Gilgamesh tenant à pleines mains des poteaux surmontés du symbole solaire répété sur leurs têtes.²⁾ Un cylindre de Kerkouk figure Gilgamesh et Enkidou soutenant le siège de Shamash.³⁾ Sur le siège du bas relief de Nabou-apal-iddin, roi de Babylone au IX^e siècle, deux Enkidou tiennent les poteaux⁴⁾ et les mêmes héros se retrouvent en semblable posture sur un bas relief hittite de Karkémish.⁵⁾ Enfin, un cylindre du Musée de Bruxelles représente Gilgamesh enlaçant des deux bras une hampe à boucle fichée en terre.⁶⁾

La littérature sumérienne confirme-t-elle l'iconographie? A première vue, on la trouve réticente. Le poème de Gilgamesh, s'il illustre admirablement le cycle bestiaire, semble muet quant au service de la porte du ciel.

Ce poème est connu par une récitation tardive. Selon Jastrow et Clay, cette récitation est le résultat de la fusion de deux poèmes différents, l'un, plus ancien et plus complet, relatif à Enkidou, l'autre à Gilgamesh.⁷⁾ Cette hypothèse gagnerait à être poussée plus loin. Le nœud du récit consiste dans l'amitié de deux héros, la mort de l'un d'eux, la descente de l'autre aux Enfers où il va rechercher son ami, ou tout au moins l'évoquer. L'épopée se défait si l'on écarte cette suite d'épisodes, et l'on peut affirmer que la version initiale devait la comporter; elle ne pouvait se dispenser de mettre en action deux personnages, de raconter de la même manière l'affection malheureuse de deux Gilgamesh ou de deux Enkidou. La fusion de ces deux épopées présuppose donc l'existence d'un poème initial, transcrit selon deux versions, différentes par le nom attribué aux héros jumeaux. Au terme de l'évolution littéraire du mythe, ces deux versions auraient été rajustées

¹⁾ *Syria*, XVI, p. 321—2.

²⁾ Contenau, *Manuel*, II, p. 1031-2, fig. 722.

³⁾ Contenau, *Les Tablettes de Kerkouk*, p. 70, fig. 92.

⁴⁾ Contenau, *Manuel*, I, p. 223, fig. 136.

⁵⁾ *Id.* II, p. 997, fig. 691.

⁶⁾ L. Speleers, *Catalogue des Intailles et Empreintes orientales du Musée royal du Cinquantenaire*, p. 125, n° 590.

⁷⁾ Jastrow et Clay, *An old babylonian Version of the Gilgamesh Epic*, p. 4 ss.

en une seule, que nous possédons, laquelle place côte à côte les héros des versions intermédiaires, l'un nommé Gilgamesh, l'autre Enkidou. La version initiale, elle, racontait l'histoire de deux talims dont le nom importe peu; l'un mourut, l'autre descendit le chercher dans le monde infernal.

L'existence indépendante de deux cycles épiques intermédiaires, l'un d'Enkidou, l'autre de Gilgamesh, est justifiée par l'iconographie qui, on l'a vu, ne représente que rarement les deux héros ensemble, mais les figure en des attitudes interchangeable où ils apparaissent dédoublés. Ce n'est point là simple désir de symétrie. Il fallait que coexistassent deux personnages pour tenir les deux montants de la porte céleste, comme il fallait deux personnages pour donner son sens au poème de Gilgamesh.

Il reste à expliquer comment les deux jumeaux du poème épique initial s'identifient aux deux gardiens de la porte céleste, comment le mythe des deux héros, dont l'un meurt, dont l'autre survit, trouve sa justification dans la tradition architecturale des deux piliers.

La théorie des piliers jumeaux.

La détermination du temps fut certainement l'un des soucis majeurs du primitif. Si l'unité du jour, qui répond au rythme de l'effort humain, lui fut immédiatement perceptible, elle ne lui fut d'aucune utilité pour calculer le rythme de la nature. Le mois lunaire se révéla incapable de s'accorder avec le cycle de la végétation dont l'homme tire son existence. Le soleil seul, qui préside à la périodicité végétale, est susceptible d'établir le rythme universel. Par son évidence s'est donc affirmée l'une des plus importantes d'entre les lois naturelles, celle d'un rapport direct entre le cycle de la végétation et celui de la température qui va du froid mortel de l'hiver à la féconde chaleur de l'été. L'année solaire était le cycle qu'il convenait de découvrir.

Une fois perçu le cycle solaire annuel, la nécessité s'imposa de déterminer le jour où il se renouvelle, où se termine l'année vieille, où débute la jeune année. Fête majeure où toutes choses meurent avec le soleil pour reprendre vie avec lui. L'observation directe était la seule manière de dérober au ciel son secret; elle eut pour base cette remarque que le cycle annuel est fonction de la longueur des jours qui, elle, dépend de la hauteur du soleil dans le ciel. On ne pouvait définir celle-ci plus aisément que par l'examen des déplacements des levers de l'astre au long de l'horizon oriental.

Car, si le soleil ne se lève rigoureusement à l'est que deux fois l'an aux jours des équinoxes de printemps et d'automne, il apparaît chaque jour sur un nouveau point de l'horizon situé entre deux termes qui correspondent au minimum du solstice d'hiver et au maximum du solstice d'été. Sur de telles données, nous pouvons nous faire une idée de l'observatoire qui per-

mettait de définir le temps. D'un point fixe, marqué par un témoin à l'endroit où devait se tenir l'observateur — un siège le plus souvent — il convenait de limiter le secteur oriental de l'horizon constituant le champ des levers solaires. L'érection de deux piliers, destinés à marquer ces limites, réalisa ce problème. Dès lors, il était possible de connaître, avec une suffisante approximation, le moment où le soleil, apparaissant contre la borne de droite, achevait sa décroissance et, tel un balancier au terme de sa course, inversait sa marche du côté des jours longs et chauds dont la borne de gauche indiquera la plénitude. Et tous les matins de l'année, le soleil se lèvera entre les deux piliers qui ne pourront manquer de passer finalement pour les montants de la porte du matin.

Donc, de la place rituelle, l'observateur regarde à l'est le champ des levers solaires ; ce champ est divisé en deux secteurs : à gauche l'été, à droite l'hiver.

Ces deux secteurs ne sont pas sur pied d'égalité. Lorsque le soleil se lève derrière le pilier de gauche, celui de l'été, il ne délaisse pas celui de droite puisque, traversant obliquement le ciel dans sa course quotidienne, il va passer une partie de la journée dans le secteur sud. Il n'en est pas de même pour le pilier de gauche qui, durant les jours courts de l'année, demeurera six mois sans liaison avec l'astre, abandonné par lui dans une apparence de mort. Cette différence que le soleil marque dans ses relations avec les deux secteurs eut sa sanction dans le procès d'anthropomorphisation des deux piliers. On en vint à concevoir que, des deux fils du soleil, l'un était privé de vie six mois par an, tandis que l'autre jouissait d'une existence illimitée. L'imagination n'eut pas de peine à inventer l'épisode mythique expliquant cette situation ; plusieurs scénarios furent proposés, dont le fait essentiel, qui découlait de la donnée céleste, restait l'opposition entre un mortel et un immortel. On n'aurait pas de peine à évoquer ici tel mythe mettant en œuvre l'alternance semestrielle des Dioscures au service du soleil. Je veux m'en tenir à l'épopée de Gilgamesh qui, moins précise sur ce point que d'autres plus récentes, évoque simplement la mort accidentelle d'un des jumeaux et l'intervention de l'autre en faveur de son frère périssable.

* *
 *

J'ouvrirai ici une courte parenthèse. Entre les deux piliers passe toute une scintillante bande du ciel nocturne : la bande zodiacale. Les douze mois lunaires la divisent en douze sections, et les astres qui meublent chacune lui donnent un visage particulier. Ainsi sont nés les douze signes du zodiaque, et l'on perçoit quels liens ont pu s'établir entre ces signes et les deux « tenants » de la porte céleste. Il me suffira de noter au passage l'existence de ces liens ; ils justifient que des étoiles, astres de nuit, aient été données en attributs aux assesseurs de la porte du jour.

Analogies mégalithiques.

Sous la forme initiale, accordée avec les deux points solsticiaux, il n'existe pas d'exemple des deux piliers. Lorsque les artistes sumériens, architectes ou graveurs, édifiaient leurs piliers jumeaux ou les reproduisaient sur leurs cachets, il y avait longtemps que l'on n'en comprenait plus l'exacte signification; il y avait plus longtemps encore que les piliers ne servaient plus à l'observation des levers solaires. En cette fin du IV^e millénaire, ils n'étaient plus que les symboles du soleil levant, symboles riches de toute une signification mystique relative au culte du soleil sur lequel s'étayait la vie religieuse du groupe social, ses croyances théogoniques, ses espoirs millénaristes.

C'est dans un passé plus lointain qu'il faudrait aller rechercher le temps de la compréhension intégrale des deux piliers. Pourra-t-on l'y rejoindre? La culture sumérienne apparaît en Mésopotamie toute élaborée. On a supposé que les Sumériens proviennent de sites asiatiques où précisément des fouilles n'ont pu être poussées assez avant pour qu'on découvrit le berceau de leur civilisation.

Cependant, en se plaçant d'un autre point de vue, l'étude des mégalithes fournit une utile introduction à celle des piliers jumeaux, non que ceux-ci soient directement apparentés à ceux-là, mais les principes qui régissent l'orientation des poteaux solaires sont exactement ceux qui régissent l'orientation des menhirs des deux Bretagnes. Ainsi, pourrait-on dire, les piliers jumeaux sont une application particulière de la théorie plus générale de l'orientation mégalithique.

Relevant l'orientation des ensembles mégalithiques du Finistère et du Morbihan, les archéologues ont constaté qu'ils s'alignaient selon cinq directions correspondant aux azimuts 54, 66, 90, 114 et 126, c'est-à-dire que ces cinq directions, symétriques par rapport à l'axe du lever solaire équinoxial, qui correspond à l'orient réel, désignaient divers levers dont les deux extrêmes étaient les points solsticiaux d'hiver et d'été. Quant aux jalons intermédiaires, ils marquaient les levers de jour également éloignés d'un équinoxe et d'un solstice.

Ainsi, les ensembles mégalithiques de Kerlescan et de le Menec jalonnaient-ils la ligne équinoxiale, tandis que Kermario et le Menec-Vihan donnent la direction du lever solsticial d'hiver; Sainte-Barbe et Saint-Pierre de Quiberon correspondent au lever médian entre équinoxe d'automne et solstice d'hiver; les menhirs d'Erdeven marquent les levers intermédiaires d'hiver et d'été.

De ceci, le commandant Devoir conclut que les architectes mégalithiques surent, par le jalonnement des cinq orientations solaires principales,

diviser l'année en huit parties pratiquement égales.¹⁾ Il est permis de se demander s'il ne faut pas chercher dans les cinq bornes solaires l'explication d'une épithète attribuée parfois au dieu astral. Selon le Rig-Véda, Savitr, le dieu aux cheveux d'or et au char d'or, était réputé possesseur de mains d'or. De même, le Lugh irlandais et gallois portait le surnom de Lavada qui désignait ses longues mains. Selon certains, ces mains aux doigts d'or étaient l'image des rayons jaillissant de l'horizon au lever du jour. N'est-il pas plus logique de les dire inspirés par les cinq doigts de pierre qui marquaient les levers solaires?

Malgré sa complexité, le fondement du système chronographique mégalithique demeurerait le bornage élémentaire des deux points extrêmes de l'amplitude orbitale du soleil, de ces bornes d'hiver et d'été dont l'observation est la plus aisée. On a pu dire que des ensembles tels que celui de Stonehenge, en Angleterre, et de Kergonan, dans l'Ile-aux-Moines, en Bretagne, constituaient de véritables temples solaires où l'on célébrait des fêtes solsticiales.²⁾ De fait, en ce qui concerne le dernier, les deux axes solsticiaux sont les lignes fondamentales de l'enceinte sacrée et se coupent au centre du monument. Ici, nous rejoignons le principe même de l'ensemble des piliers jumeaux.

Le culte du siège et la justice solaire.

Simple résumé d'attente, et pour cela d'une portée volontairement limitée, cet article a pour but d'exposer brièvement une hypothèse qui trouverait une plus grande solidité à s'étayer sur des observations étendues à tout le monde antique. Chacun, en le lisant, a su découvrir des perspectives qui conduisent loin, mais où je me suis interdit de m'engager. Il est un point, cependant, que je ne veux pas négliger.

Fille de la culture sumérienne, la culture soubaréenne des Hittites et des Mitanniens met l'accent sur un aspect particulier du culte des deux piliers solaires qu'il associe à un culte rendu au siège. Un cylindre montre un personnage dans l'attitude de l'adoration devant un fauteuil à trois pieds; ce fauteuil est précédé de deux bâtons portés par des trépieds et surmontés chacun d'un soleil enrubanné.³⁾

Deux bases de colonnes du temple hittite de Boghaz-keui, conservées au Musée de Stamboul et remontant au XIV^e siècle, apportent un second exemple de l'association siège-piliers. Ce sont deux blocs de calcaire dont

¹⁾ A. Devoir, *Les Monuments de la Préhistoire et l'Astronomie primitive de l'Europe centrale*. — *Note sur l'Archéologie de l'Ere monumentale préhistorique*.

²⁾ R. Merlet, *Peut-on calculer à l'aide de l'astronomie la date approximative de certains monuments mégalithiques?*

³⁾ R. P. Lagrange, *Etude sur les Religions sémitiques*.

la partie supérieure comporte une excavation carrée où se logeait le pied d'un poteau de bois. Sur chaque face est figuré un personnage, la main levée en signe d'adoration devant un fauteuil en claie de bois.¹⁾ Ces bases sont vraisemblablement celles de poteaux solaires associés au culte du siège.

Un cylindre mitannien de Kerkouk, remontant au XV^e siècle et conservé au Louvre, figure le disque ailé soubaréen dominant un trône soutenu par les deux assesseurs traditionnels représentés sous l'aspect de Gilgamesh.²⁾ Plus explicite, un orthostate mitannien de Tell-Halaf montre les deux assesseurs, sous les traits d'Enkidou, alors qu'ils soutiennent le disque ailé; en face d'eux, un homme assis sur un siège de bois, contemple la scène en respirant une fleur de lotus, symbole de félicité.³⁾ Etabli sur le siège rituel, ce personnage observe le lever du soleil; le disque émerge de l'orient avec l'aide des deux acolytes incarnant les piliers jumeaux. Si l'on doute que la scène représente bien le lever astral, un orthostate voisin nous en convaincra. Ici, le soleil, figuré par un personnage à grosse perruque frisée — accessoire des divinités solaires — apparaît en une attitude de course entre deux assesseurs identiques aux précédents.⁴⁾

Ainsi, le siège rituel a des relations précises avec les deux piliers; il est le lieu d'où se fait l'observation des levers; il est aussi celui où se rend la justice.

Les rapports qui lient l'exercice de la justice aux deux piliers sont évidents et précis. Un cylindre babylonien du Louvre montre Shamash assis devant le portique solaire et jugeant des humains que conduisent des divinités solaires⁵⁾ qui sont précisément Dumuzi et Gish-zida, les intercesseurs de la porte du ciel selon le mythe d'Adapa. C'est aussi Gilgamesh, appelé « le juge délégué du ciel »⁶⁾ qui présente les hommes aux dieux. De ces intercesseurs, il faut rapprocher Kittu et Misharu dont les noms signifient loyauté et droiture; ils sont les acolytes de Shamash qui n'est, lui, qu'un avatar de ce Babbar proto-sumérien, le dieu du soleil levant et celui de la justice royale.⁷⁾

La connexion justice-piliers s'explique aisément. L'idéogramme qui figure le premier rayon du soleil levant a, chez les Chinois, une signification seconde, celle du respect de la foi jurée et de l'inéluctable accomplissement des choses. Le soleil, en effet, tient toujours parole à l'aube, et, comme les lois astrales l'y contraignent, se présente tous les matins à la porte orientale. Les hommes échapperaient-ils aux contraintes auxquelles se sou-

¹⁾ Contenau, *La Civilisation des Hittites*, pl. IV.

²⁾ *Id.* p. 109, fig. 6.

³⁾ Oppenheim, *loc. cit.* p. 240, pl. XXIX.

⁴⁾ *Id.* p. 33, pl. IV.

⁵⁾ Contenau, *Manuel*, II, p. 621, fig. 425.

⁶⁾ Contenau, *L'Épopée de Gilgamesh*, p. 209.

⁷⁾ Ch. Jean, *La Religion sumérienne*, p. 59—60.

mettent les dieux? D'autre part, la notion de contrat est inséparable de l'idée de mesure du temps qui, précisément, est déterminée par l'observation du soleil au moyen des piliers jumeaux. Quoi d'étonnant que les lois humaines aient pris une autorité toute particulière en présence de ces piliers?

Or, c'est au roi que, dans le groupe social primitif, incombe la charge de dire le droit. Les Hittites ont insisté sur le rapport qui lie la fonction royale aux piliers jumeaux. Délégué du dieu solaire, le roi, comme lui, meurt et renaît annuellement. Même si le statut de sa charge l'autorise à renouveler sa royauté sans limitation de durée, le roi reste annuel, et il appartient aux piliers de fixer le temps où il doit être ou renouvelé ou ré-investi.¹⁾ On ne s'étonnera pas de voir apparaître ces piliers dans l'idéogramme qui consacre les prérogatives de la royauté.

Deux bas reliefs rupestres de Iasili-kaia figurent cet idéogramme. L'un et l'autre montrent le disque ailé soubaréen supporté par deux colonnes à chapiteau pseudo-ionique entre lesquels apparaît, dans l'un un dieu à mitre pointue, dans l'autre un phallus. Sur deux modes différents, ils figurent le dieu de la génération universelle.²⁾ Ainsi l'idéogramme royal des Hittites évoque-t-il à la fois le soleil levant et le culte de la génération dont le roi terrestre est l'agent, mais dont l'inspirateur suprême demeure le soleil.

Conclusion.

Devant la porte du palais s'érige le siège rituel, face à l'orient. Assis sur ce trône où il rend la justice, le roi assiste à la naissance de l'astre qui, chaque matin, apparaît entre les deux piliers qui limitent le champ des levers solaires. Ces deux piliers n'ont pas tardé à s'anthropomorphiser, comme le soleil lui-même; ils sont devenus les fils de l'astre et les gardiens de la porte du matin. Les méditerranéens en feront bientôt les Dioscures.

¹⁾ A. Audin, *Les Fêtes solaires*, p. 77 et ss.

²⁾ Otto Weber, *L'Art hittite*, pl. 16. — Contenau, *La Civilisation des Hittites*, p. 203. — P. Dhorme, *Le Déchiffrement des Hiéroglyphes hittites*, Syria, XIV, p. 361.